Jacques Rancière, ou *L'Intervenant paradoxal*

(Alain Badiou se cache dans ce portrait, sauras-tu le retrouver, ami lecteur ?)

Renaud Pasquier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4003>

DOI : 10.4000/labyrinthe.4003

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 19 juin 2009

ISBN : 978-2-7056-6885-3

Référence électronique

Renaud Pasquier, « Jacques Rancière, ou *L'Intervenant paradoxal* », *Labyrinthe* [En ligne], 32 | 2009 (1), mis en ligne le 01 février 2011, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4003> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4003

JACQUES RANCIÈRE, OU *L'INTERVENANT PARADOXAL*

(Alain Badiou se cache dans ce portrait,
sauras-tu le retrouver, ami lecteur ?)

Ne dites pas à Jacques Rancière qu'il est un « intellectuel ». Il n'aimerait sans doute pas.

Les « intellectuels », comme toutes les figures de maîtres, sont pour lui une cible, au moins depuis *La Leçon d'Althusser*, en 1974. Le *Spécialiste* est durement attaqué ; l'*Expert* subit des foudres encore plus terribles ; mais c'est surtout, ces dernières années, contre les *Pythies* de toute espèce que s'acharne Rancière – affaire d'époque.

Où prend sa source une telle violence ? Dans le présupposé d'une « égalité des intelligences » (exposé et explicité dans *Le Maître ignorant*), qui inspire toute l'entreprise de Rancière et interdit les positions de surplomb dans le domaine de la pensée. Ce présupposé prend effet à travers deux tactiques complémentaires : d'une part scier les estrades d'où les bonnes paroles répandent leur lumière sur un peuple embrumé ; d'autre part pousser sur la scène des inconnus sans titre qui viennent y manifester leur capacité à penser, dire et changer leur condition.

Autrement dit, dans les livres de Rancière : saper le statut du Maître, en mettant au jour (mais sans les dénoncer) les « fictions », les constructions verbales en quoi il consiste (Althusser, l'ancien maître, ou Bourdieu, l'adversaire principal, en sont les premières victimes), par exemple les formidables dispositifs inégalitaires que sont les disciplines scientifiques ; faire entendre des voix jusque-là inaudibles (faute de titres légitimes), par un travail singulier sur les archives (ouvrières, en premier lieu) – on n'oubliera pas ainsi les noms de Louis-Gabriel Gauny, le menuisier-philosophe, de Joseph Jacotot, le maître ignorant, dont les pensées sont présentées et commentées par Rancière comme il est d'usage de le faire pour les auteurs renommés et légitimes, en un mot, les *Intellectuels*.

Car Rancière ne détruit ni la notion ni le titre : il les met à la disposition de n'importe qui¹. Ce qui fait de lui un *Porte-parole* au sens strict,

1. Voir « Ce qu'« intellectuel » veut dire », *Lignes*, n° 32, automne 1997, pp. 116-120.

qui présente la parole autre (présentation, et non représentation ; encore moins confiscation) et la discute, d'égal à égal. Il n'y a donc chez lui aucun « anti-intellectualisme » : s'il pourfend la posture démystificatrice, chère aux demi-habiles (« la vérité n'est pas ceci qui apparaît, elle est cela, que vous ne voyez pas »), il dénonce tout autant l'imposture du bon gros sens commun, et ses évidences éternelles et inamovibles (« la vérité, ce n'est que cela ») – la notion de partage du sensible, par lui forgée, permet d'éviter l'opposition stérile et de penser le réel comme objet de découpes multiples et conflictuelles, mais sans arrière-monde accessible aux seuls initiés ; s'il dénonce le statut privilégié du savant, ce n'est pas pour s'attaquer aveuglément au savoir en tant que tel, bien au contraire, car l'égalité des intelligences impose de lutter avec les mêmes armes que l'adversaire, et Rancière combat aussi les érudits avec l'érudition ; et si le seul Maître qu'il accepte est « ignorant », c'est d'abord de l'inégalité, du toujours infranchissable fossé qui le séparerait de son disciple.

Nulle destruction de l'« intellectuel », mais le traitement que lui fait subir Rancière demeure brutal : il lui ôte sa consistance sociologique, le défait des privilèges que lui valaient ses titres et le dépouille de son magistère. Que reste-t-il ? Le principal, selon Rancière : la capacité critique, ou plus exactement la puissance dissensuelle. Car l'ennemi n'est pas la bêtise, l'ignorance, ni le pouvoir. C'est le consensus. En cela, Rancière est proche du *Débatteur*, dont il possède le talent de polémiste : contre le consensus, il réinscrit toute thèse dans une structure conflictuelle (loin de l'irénisme tendanciel d'un Ricœur, par exemple) ; mieux, il défend le caractère « scandaleux » de la démocratie, un scandale qu'il ravive et remet en scène inlassablement contre tous les « euphémismes » contemporains – ceux que forgent les *Experts*. Mais la ressemblance s'arrête là : car le consensus honni n'est pas l'accord unanime des opinions, il est le terrain même du débat, sur lequel fleurissent de très superficiels « scandales » ; or c'est ce terrain même (l'imposition univoque d'un inaltérable sentir commun) que le dissensus ronge, rend glissant et labile. Rancière ramène les antagonismes apparents à une base commune, pour créer dans un second temps une nouvelle opposition plus radicale qu'il laissera ouverte, se gardant bien de prendre parti – toujours « paradoxal » au sens strict, « à côté » des oppositions pré-structurées, ainsi perturbées. La lecture des *Chroniques des temps consensuels* (recueil d'articles publiés dans un quotidien brésilien) fournit des exemples à

foison : les « grands débats » sont abordés, mais toujours pris à rebours, contournés, mais non esquivés, bien plutôt reconfigurés, les enjeux et forces en présence apparaissant tout autres au terme de la démonstration ranciérienne. Rappelons également que *Le Maître ignorant* constituait une intervention paradoxale dans le débat sur l'école qui faisait rage entre « progressistes » et « républicains ».

Il s'agit bien d'interventions : opérations locales, légères mais offensives – « chirurgicales » – lancées au cœur du terrain ennemi (*inter*) afin de neutraliser l'adversaire. Il s'agit de frapper les points faibles du dispositif, en sorte de le désarticuler. La question de la forme est délicate, toute position de surplomb (et ses commodités) étant refusée par hypothèse : il faut donc ruser, réinventer à chaque fois des dispositifs a-disciplinaires permettant de faire intrusion dans un champ et d'y semer la discorde. D'où les tourments du lecteur de bibliothèque, obligé d'arpenter diverses salles pour réunir les œuvres complètes de Rancière ; d'où aussi ces textes singuliers qui empruntent maints procédés à la littérature (Rancière signe d'ailleurs « chercheur et écrivain »), qui font apparaître la politique là où on ne l'attendait pas (dans l'art et la littérature), où sujets et auteurs les plus éloignés sont réunis en d'étonnantes alliances. *Aux bords du politique* en représente peut-être la plus belle réussite, où se rencontrent

Alain Badiou, ou L'Insurgé néo-classique

Rancière invente ainsi indéniablement une posture nouvelle et singulière, là où son presque-semblable (c'est-à-dire « radicalement différent ») Alain Badiou endosse un rôle plus classique. Une mise en regard n'est pas inutile : certes, l'auteur de *L'Être et l'événement* a bien des points communs avec Rancière, en particulier des ennemis, les *Experts* et les *Pythies* en tête ; cependant, que l'on soit adepte ou contempteur de son entreprise philosophique, on doit constater que Badiou revêt, avec l'éloquence impeccable du *Conférencier* et le grand style de rigueur, la panoplie de l'« intellectuel universel ». D'abord parce qu'il place (sous l'égide de saint Paul, entre autres) cette catégorie même de « l'universel » au cœur de ses travaux ; ensuite parce qu'il revendique et défend avec vigueur, en un « geste platon-

cien », le statut de philosophe – deux *Manifestes pour la philosophie* en témoignent – construisant une œuvre systématique, technique et ardue, véritable labeur de *Spécialiste*. Le modèle de l'intervention sartrienne, nullement dénié par Badiou¹ – n'oublions pas que la fidélité est un concept central dans son système philosophique, celui même qui assure la cohérence de l'ensemble – se confirme quand on sait ce dernier également romancier, dramaturge, et bien sûr militant, dans les rangs de l'Organisation Politique. Il est aussi *Débatteur* féroce, formé par la rhétorique classique et les luttes gauchistes, grand pourfendeur des *Renégats* (qu'il appelle « Thermidoriens² »), friand de polémiques, animant les pages « Opinions » des quotidiens – tête de Turc et fier de l'être, brandissant son immodestie comme un étendard (« *from Plato to myself...* », déclare-t-il parfois dans ses conférences en évoquant l'histoire de la philosophie). Le succès commercial de son brillant et incisif libelle *De quoi Sarkozy est-il le nom ?*, où il fait montre de toutes ses qualités de *Polémiste*, lui a permis d'être adoubé par le public comme le « Grand Philosophe contre le Pouvoir », toujours dans les ornières sartriennes (et tel succès confirme alors fort bien son propre diagnostic quant à l'ère de Restauration que nous vivrions aujourd'hui). Bien sûr, les disciples de celui qui fait aussi office de grand *Gourou* contemporain me rappelleront sans doute qu'il place la philosophie « sous conditions » : de l'art, de la politique, de l'amour, et de la science, « procédures » seules aptes à produire des vérités, ce que la philosophie n'est pas. En rappelant au passage que Badiou entend s'illustrer dans au moins trois de ces procédures (sa pratique de l'amour n'est pas de notre ressort), signalons surtout que s'il ne les produit pas, le philosophe badiouzien a l'insigne privilège « d'abriter » les vérités, les énoncer et les articuler les unes aux autres : il est ainsi, par essence, à la fois *Porte-parole* (d'une parole dont il est seul détenteur légitime) et *Témoin*, car il a pour tâche de dessiner la compossibilité présente des vérités, en s'appuyant sur des « séquences » par lui vécues, au

1. « Sartre a été comme un Maître absolu durant toute mon extrême jeunesse philosophique », dans *Logique des mondes*, Paris, Seuil, 2006, p. 580.

2. Voir *Abrégé de métapolitique* Paris, Seuil, 1998.

premier chef la décennie 1965-1975. Ainsi campé, le voilà pourvu de la légitimité nécessaire pour émettre une *prescription*, opération qui connecte les phrases de l'« intellectuel » à l'action politique, et s'actualise chez lui en un style où se nouent phrases assertives et formules définitives.

dans le même espace Michel Rocard, John Searle et Don Quichotte, ou bien encore la campagne présidentielle de 1988, Tite-Live et Aristote.

C'est cette prescription même qui répugne à Rancière, attaqué pour cela avec virulence par un Badiou qui va jusqu'à lui accoler le terme d'« apolitique », ironisant sur sa « délectation pour l'intervalle¹ », et donc sur l'impuissance d'un discours se voulant pure corrosion, aux effets pour le moins douteux. Et il est vrai que Rancière n'*intervient* guère, ou *a posteriori*, discrètement, dans les polémiques sociopolitiques où Badiou s'enflamme et s'épanouit. Est-ce un manquement, comme le suggèrent Badiou et bien d'autres, mettant en cause une pensée qui ne se donnerait pas les moyens de peser au moment opportun ? Même si l'on regrette parfois de ne pas entendre la voix de Rancière à telle ou telle occasion, on peut aussi voir en cette attitude une preuve de cohérence et de probité, ainsi que la manifestation d'une difficulté intrinsèque, que ne rencontre certes pas Badiou, car les lignes de force de son travail le rendent aisément audible (même lorsqu'il est détesté), ajusté aux attentes, lui-même se prêtant fort volontiers à cette nouvelle médiatisation. Quand Rancière, en revanche, se dit « découragé » par « le jeu de rôle stéréotypé » (le petit théâtre ?) qu'est le débat intellectuel français², il faut entendre aussi la nécessité permanente de déjouer – avec plus ou moins de réussite selon les cas – les assignations dont il est l'objet, comme tout penseur lu, reconnu et étudié : celles qui veulent en faire un *Spécialiste* (« ce mouvement social, est-ce police ou politique ? », « et ce film, professeur Rancière : métapolitique ? parapolitique ? archipolitique ? »), un *Expert* (« que faire pour sauver la démocratie, professeur Rancière ? »), voire un *Gourou* (« Maître, dites-nous quoi penser »). « Ce que je peux

1. *Abrégé de métapolitique*, op. cit., p. 125. Deux chapitres consécutifs du livre sont consacrés à Rancière : « Rancière et la communauté des égaux » et « Rancière et l'apolitique », p. 121 sqq.

2. Voir l'entretien dans *Vacarme*, 9, automne 1999.

apporter à la politique, c'est une certaine reconfiguration des données et des problèmes¹ », dit-il : c'est-à-dire aussi proposer de nouveaux modes d'effectivité de la pensée, sans se replier sur les anciens.

On pourra au contraire, si l'on veut, reprocher à Rancière d'être devenu trop timide à cet égard. Ses récentes publications ont certes fait entendre une voix affirmée et affermie : l'esquisse d'une injonction surgit parfois au détour d'une phrase ; la présence du « je » est plus marquée qu'auparavant, Rancière revenant fréquemment sur les méandres de son œuvre, de son parcours et celui de sa génération, adoptant une position de *Témoin* pour mieux « cartographier » le présent ; enfin un *corpus* de références et de concepts récurrents est nettement repérable, autour d'une réflexion centrale sur le « régime esthétique ». En somme les traits du dispositif rancien et l'énonciation qui les porte se laissent désormais assez aisément saisir, ménageant moins d'imprévus et de découvertes inattendues que par le passé. L'œuvre a incontestablement gagné en clarté et tranchant, donc en visibilité ; elle y a aussi perdu en audace formelle, celle qui s'inventait aux temps de la *Nuit des Prolétaires*, du *Maître ignorant* ou d'*Aux bords du politique*. Il semble que Rancière s'attache désormais à préciser et raffiner les cartes déjà dressées : charge à d'autres d'en faire bon usage, et de les prolonger en explorant des contrées nouvelles.

R. P.

Précisions bibliographiques

- I. Sur Jacques Rancière, nous nous permettons de renvoyer à notre numéro 17 et son dossier « Jacques Rancière, l'indiscipliné » (où l'on trouvera une bibliographie partielle, mais la plus complète existant à ce jour) ainsi qu'à *La Philosophie déplacée- Autour de Jacques Rancière*, actes du colloque de Cerisy, textes réunis par Laurence Cornu et Patrice Vermeren, Bourgoignon, Horlieu, 2006.
- II. À lire également, en particulier sur le rapport de Rancière à la figure de l'« intellectuel », le très stimulant essai de Charlotte Nordmann, *Bourdieu/Rancière – la politique entre sociologie et philosophie*, Amsterdam, 2006 (l'étude, p. 136, de l'article, cité ici, « Ce qu'intellectuel veut dire » est

1. *Ibid.*

Jacques Rancière, ou L'Intervenant paradoxal

fort intéressante, mais discutable ; précisons aussi que c'est Bourdieu qui est mis en évidence, et Rancière envisagé dans la critique qu'il adresse à celui-ci).

- III. Quant à la comparaison/opposition entre Rancière et Badiou, on lira le très beau texte du second : « Les leçons de Jacques Rancière : Savoir et pouvoir après la tempête », in *La Philosophie déplacée, op. cit.*, pp. 131-154.